



LES INDIGÈNES DU MEXIQUE : COMBIEN SONT-ILS ET OÙ DANS L'ÉCHELLE SOCIALE ?

Olivier Barbary
Institut de Recherche pour le Développement (IRD)
olivier.barbary@ird.fr

Documents :

- 1 - Une grande variété de locuteurs indigènes
- 2 - L'approche collective dans les ménages indigènes
- 3 - La marginalisation des Tseltals du Chiapas
- 4 - Mayas et Zapotèques : la variété des processus d'intégration à la société moderne
- 5 - Indigènes migrants, indigènes sédentaires

Au Mexique, comme dans tous les pays d'Amérique, le chiffre de la population indigène varie selon la définition qu'on en donne. Après l'abandon en 1895 de la catégorisation raciale ou par les coutumes vestimentaires, alimentaires etc., le recensement des indigènes mexicains a reposé, durant tout le XX^e siècle, sur l'identification des locuteurs de langues indigènes. L'évolution de cette population suit donc la transmission au travers des générations de langues historiquement dominées par l'espagnol, qui s'érode, pour beaucoup d'entre elles, avec la migration hors des zones d'origine et l'urbanisation, situations dans lesquelles les indigènes sont souvent stigmatisés. Ainsi, depuis 1990, la proportion de locuteurs dans la population totale diminue rapidement alors même que subsiste, chez les indiens non locuteurs, un ensemble de caractéristiques culturelles, économiques et sociales spécifiques tout aussi importantes que la langue. Aujourd'hui, l'usage du seul critère linguistique conduit à une sous-estimation du fait indigène contemporain, en particulier hors des régions historiques de peuplement indien.

En 2000, après le soulèvement néo-zapatiste de 1994, et alors que les enjeux politiques et sociaux liés à la question indienne et à la mesure des discriminations se multipliaient, l'INEGI (*Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática*), pour éviter cette sous-estimation, a introduit une seconde question d'auto-identification ethnique : *êtes vous nahuatl, maya, zapotèque... ou d'un autre groupe indigène ?* 6% de la population avait répondu positivement. Au recensement de 2010, cette auto-déclaration bondit à 15%, entraînant une augmentation considérable de la population des ménages indigènes : 20% de la population mexicaine soit plus de 23 millions de personnes. En officialisant l'auto-déclaration indigène dans le recensement, l'État reconnaît l'émergence de nouvelles manifestations de l'ethnicité au Mexique. Mais est-il prêt à faire face aux énormes conséquences politiques, sociales et financières qui en découlent ? Pour mieux instruire ce débat au-delà de la question du nombre, nous abandonnons ici la définition statistique unique au profit de la combinaison des critères censitaires linguistique et ethnique au niveau des individus et des ménages pour aboutir à 16 types de ménages (doc. 1 et 2). Dans la dynamique contemporaine - marquée par l'émigration, l'urbanisation et l'acculturation linguistique - la variété des *conditions indiennes* n'est plus réductible aux différences linguistiques et culturelles traditionnelles (doc. 3, 4 et 5).

Pour en savoir plus

Barbary O. 2008, Inégalités sociales et populations indigènes au Mexique : une approche plurielle, communication à la conférence internationale *Statistiques sociales et diversité ethnique : doit-on compter, comment et à quelles fins ?* Centre Inter-Universitaire Québécois de Statistiques Sociales, Montréal, 6 au 8 décembre 2007, 16 p. <http://www.ciqss.umontreal.ca/Docs/SSDE/pdf/Barbary.pdf>
INEGI, 2000 et 2010, *Cuestionarios ampliados del censo de población y viviendas*, INEGI México D.F.
Questionnaire recensement 2000, <http://www.inegi.org.mx/inegi/default.aspx?s=est&c=9531&pred=1>
Questionnaire recensement 2010, <http://www.inegi.org.mx/inegi/default.aspx?s=est&c=17299&pred=1>

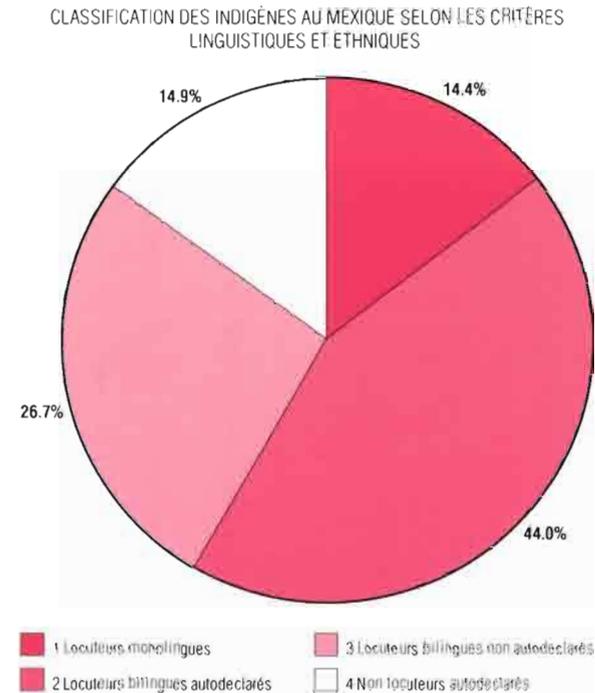
Document 1 - Une grande variété de locuteurs indigènes

Ce graphique circulaire, réalisé par nos soins, se base sur les résultats du recensement de 2000 effectué par l'INEGI. Afin d'identifier et de caractériser la population indienne, trois questions relatives à la langue et à l'appartenance ethnique sont posées : parlez-vous une langue indigène, si oui, laquelle ? Parlez-vous l'espagnol ? Êtes-vous náhuatl, maya, zapotèque, mixtèque ou d'un autre groupe indigène ? Comme on le voit sur le graphique, le croisement des réponses aux trois questions permet de distinguer au niveau individuel cinq catégories : (1) les personnes locutrices monolingues (parlant une langue indigène, ne parlant pas l'espagnol, presque tous déclarant leur appartenance à une ethnie indigène), (2) les personnes locutrice bilingues et auto-déclarées, (3) les personnes locutrices bilingues et non auto-déclarées, (4) les personnes non locutrices mais auto-déclarées et enfin (5) les personnes non locutrices et non auto-déclarées, que l'on considérera non indigènes (et qui ne sont donc pas représentées sur le graphique).

Le premier enseignement de l'exercice est qu'aucune des catégories n'est statistiquement marginale. En s'appuyant sur l'abondante littérature socio anthropologique sur le thème, on peut proposer une rapide interprétation de cette classification de l'appartenance linguistique et ethnique des individus. À une extrémité de l'éventail, les 14,4% de la population indigène (p.i.) locuteurs monolingues, qui s'auto-déclarent presque tous, constituent ce qu'on peut penser être le 'noyau dur' doté de l'identité la plus 'traditionnelle', centrée sur la langue et l'homogénéité du peuplement des territoires indiens historiques. Plus encore qu'à l'absence de transmission intergénérationnelle de la langue évoquée en introduction, l'érosion démographique de cette catégorie est due aux migrations et à l'interpénétration des espaces de vie indigènes et non indigènes, qui conduisent à la généralisation du bilinguisme et à la relativisation et l'assouplissement de l'identité ethnique en fonction des contextes de résidence et des interactions intercommunautaires. C'est ce qui explique l'importance des deux groupes de locuteurs bilingues, devenus majoritaires : ceux qui déclarent leur appartenance ethnique (44% de la p.i.) ou ceux qui ne la déclarent pas (26,7%). Enfin, à l'opposé du premier groupe, dans des contextes de vie beaucoup plus métissés et en relation aux enjeux sociaux et politiques récents de l'ethnicité, on voit surgir dans la population indigène une catégorie qui se déclare non locutrice mais qui revendique une identité nouvelle par l'appartenance ethnique. Le recensement de 2000 l'évalue pour la première fois à l'échelle du pays : 14,9% de la p.i.

Cependant, selon une critique désormais classique au Mexique et ailleurs, cette approche individuelle des identités est insuffisante. C'est en effet sur des unités collectives (ménages, familles, communautés) que s'exercent les dynamiques démographiques,

socioéconomiques et anthropologiques et c'est en leur sein que se façonnent les différents types d'appartenance indigène. Les données censitaires se prêtent naturellement à une approche au niveau des ménages.

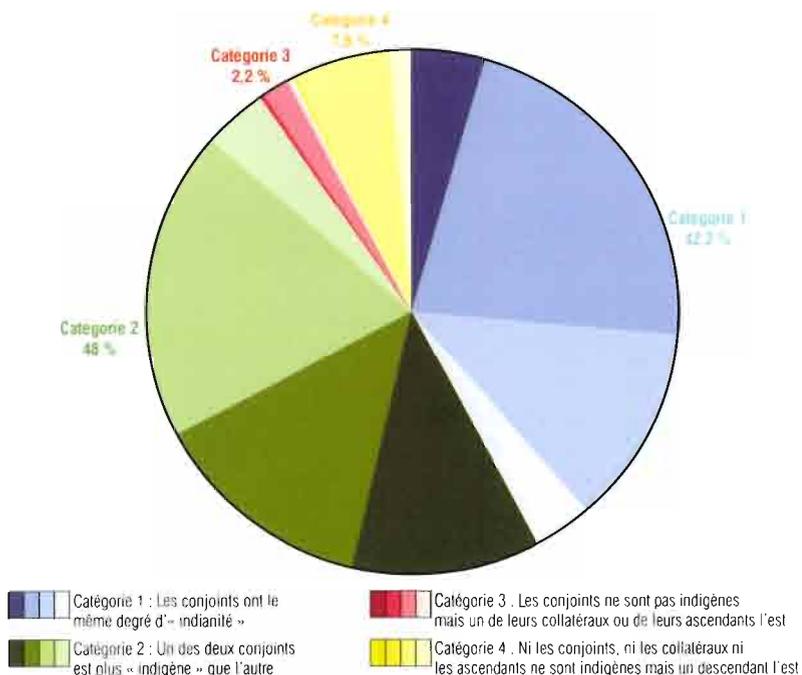


Réalisation : O. Barbary 2011, d'après le recensement de 2000 de l'INEGI

Document 2 - L'approche collective dans les ménages indigènes

À partir des données censitaires, en considérant conjointement les attributs linguistique et ethnique des individus et leurs liens de parenté avec le chef de famille (c.f.), on peut construire et justifier une classification statistique de 'l'identité collective' des ménages. On utilise pour cela un critère d'homogénéité ethnolinguistique du noyau familial que l'on décline en quatre catégories. Au sein de chaque catégorie, le croisement des attributs

TYPOLOGIE ETHNOLINGUISTIQUE DES MÉNAGES INDIGÈNES



Lecture du dégradé de couleur dans chaque catégorie, du plus foncé au plus clair :

La personne « la plus indigène » :

- Ne parle que sa langue indigène
- Parle une langue indigène et l'espagnol et déclare appartenir à un groupe ethnique
- Parle une langue indigène et l'espagnol et ne se déclare d'aucun groupe ethnique
- Ne parle pas de langue indigène mais se déclare appartenir à un groupe ethnique

Realisation : O. Barbary 2011, d'après le recensement de 2000 de l'INEGI

linguistique et ethnique individuels avec la position de ces individus dans la structure familiale des ménages permet de distinguer quatre types ethnolinguistiques des ménages. Au total donc, ce sont 16 types ethnolinguistiques distincts, représentés sur le graphique suivant. Les couleurs dominantes renvoient aux quatre catégories du critère d'homogénéité ethnolinguistique du noyau familial, qui sont les suivantes :

- 1) Le c.f. et son conjoint partagent les mêmes caractéristiques linguistique (locuteurs monolingues, bilingues ou non locuteurs) et ethnique (appartenance auto-déclarés ou non). Selon la combinatoire de ces critères individuels, on obtient quatre types de ménages, constitués autour d'un noyau adulte principal homogène, dans lesquels on peut s'attendre à une 'cohérence identitaire' forte de l'ensemble des membres du ménage. Cette situation de noyau conjugal homogène concerne 42,2% des ménages indigènes (m.i.) (couleur bleue).
- 2) Le c.f. et son conjoint ont des caractéristiques différentes (l'un des deux au moins étant locuteur ou auto-déclaré). On retient alors pour caractéristique du ménage, de manière arbitraire, celle de la personne 'la plus indigène', dans l'ordre suivant : locuteur monolingue déclaré, locuteur bilingue déclaré, locuteur non déclaré, non locuteur déclaré. L'ensemble ainsi constitué représente 48% des m.i. (couleur verte).
- 3) Le couple adulte principal ne possède aucune caractéristique indigène. Dans ce cas, on s'intéresse aux individus du ménage membres apparentés de générations collatérales ou d'ascendants du c.f. ou de son conjoint : frères et sœurs, cousins, parents, oncles et tantes, grands-parents, etc. À nouveau, celui qui possède le plus d'attributs indigènes décide du statut ethnolinguistique du ménage. Ces ménages représentent 2,2% des m.i. (couleur rouge).
- 4) Enfin, lorsque ni le c.f. ni son conjoint, ni leurs apparentés dans les générations collatérales ou ascendantes ne sont locuteurs ou auto-déclarés, le statut indigène du ménage peut provenir, s'il s'en trouve, de locuteurs ou d'auto-déclarés des générations de descendants : enfants, petits-enfants, neveux ou nièces, etc. du c.f. ou du conjoint. On obtient ainsi les quatre derniers types, qui représentent 7,6% des m.i. (couleur jaune).

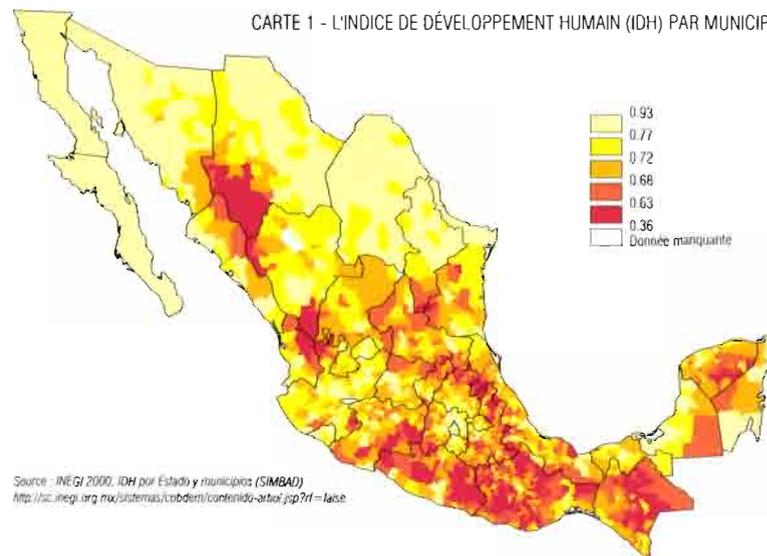
Cette construction, qui s'inspire de l'ethnolinguistique et de l'anthropologie indigéniste au Mexique, a cependant un objectif différent que la simple assignation d'un type ethnolinguistique. Elle vise l'analyse sociodémographique de différents groupes de population en mettant en évidence leurs points communs et leurs spécificités.

Document 3 - La marginalisation des Tzeltals du Chiapas

Les inégalités socioéconomiques n'affectent pas que le monde indigène. Il faut les replacer dans la segmentation économique et sociale de l'ensemble de la population mexicaine et tenir compte d'un de ses principaux déterminants : l'hétérogénéité du développement dans le territoire national (carte 1). Le cas des indiens tseltals du Chiapas (carte 2) est particulièrement parlant. Au sud du pays, isolés du reste de l'espace socioéconomique national, les États du Chiapas, Oaxaca et Guerrero forment une enclave de pauvreté. Ces « régions refuges » se caractérisent par la présence d'une grande majorité de ménages connaissant la précarité économique (mauvaise condition de logement, faibles revenus, faibles équipements en bien) et l'exclusion de l'accès aux services publics (eau, électricité, assainissement), à l'éducation, à la santé, etc. Ainsi, par exemple, les ménages dont le revenu est inférieur à 400 pesos par tête (soit 23 euros) représentent 60 % du total des ménages dans le Chiapas, 55 % dans le Oaxaca et 47 % dans le Guerrero (contre 27 % pour la moyenne nationale). L'exclusion socioéconomique est plus forte encore, de manière générale, dans l'ensemble des espaces ruraux de ces États. Dans ce contexte local très déprimé, les ethnies indigènes du Chiapas sont encore plus défavorisées : les pourcentages de ménages dont le revenu est inférieur à 400 pesos s'élèvent à 77 % chez les Tzeltals et ceux où l'analphabétisme est présent à 67 % (contre 44 % pour la moyenne de l'État).

Les populations indigènes les plus isolées géographiquement et en termes d'accès à la technologie et aux infrastructures (routes, électricité, téléphone, etc.) sont les plus exclues du développement national. Celles qui connaissent une faible dynamique migratoire aussi. C'est typiquement le cas des indiens Tzeltals du Chiapas qui, en l'absence d'une dynamique migratoire hors de l'état, sont toujours, dans leur immense majorité, assignés à résidence dans des territoires totalement enclavés. On le voit nettement sur la carte 2 : les locuteurs tseltals sont concentrés dans l'État du Chiapas, il n'y a quasiment pas d'autres foyers de population dans le pays. Le choix politique zapatiste, reposant sur la revendication d'un développement local autonome, a-t-il les moyens d'inverser cette logique d'isolement, d'appauvrissement et d'exclusion sociale ?

CARTE 1 - L'INDICE DE DÉVELOPPEMENT HUMAIN (IDH) PAR MUNICIPE



CARTE 2 - NOMBRE DE LOCUTEURS TSELTALS PAR MUNICIPE



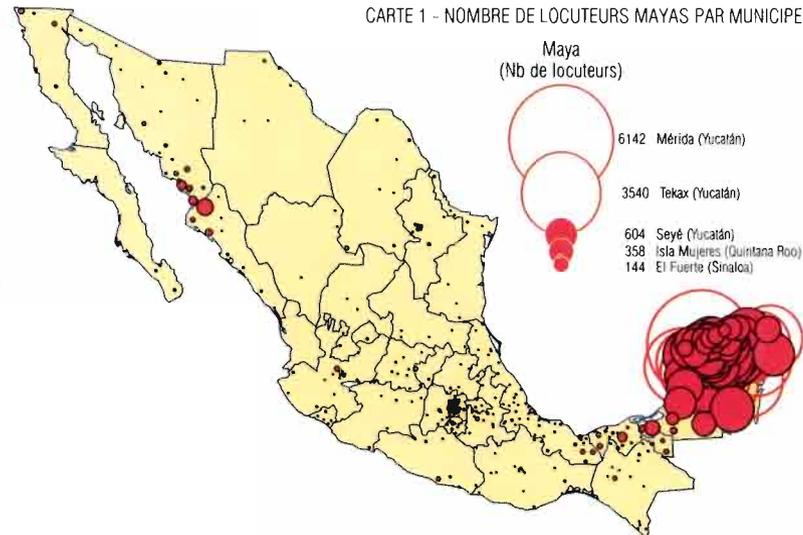
Document 4 - Mayas et Zapotèques : la variété des processus d'intégration à la société moderne

À l'opposé des Tzeltals du Chiapas, on peut prendre le cas des Mayas et des Zapotèques. Ces deux groupes indigènes constituent deux exemples montrant que ce sont les migrations intensives vers les villes et les régions agroindustrielles du Mexique et des États-Unis qui, combinées à l'accès à l'éducation, expliquent principalement la progression socio-économique globale, mais limitée, de certains grands groupes indigènes et leur insertion d'ensemble aux classes populaires. La carte 1 illustre le cas des Mayas tandis que la carte 2 illustre celui des Zapotèques.

Les Mayas sont originaires de la péninsule du Yucatán, où ils sont encore majoritairement concentrés (carte 1). Avec le développement du tourisme dans le Yucatán et le Quintana Roo, ce sont les Mayas qui valorisent, depuis une trentaine d'années, leur capital éducatif et culturel dans la région et, plus récemment, dans les sites archéologiques du Campeche (Calakmul, Carmen). Malgré les salaires relativement hauts dans le contexte national, l'élévation parallèle du coût de la vie dans ces zones touristiques grève leur ascension sociale et des migrations de plus longues distances apparaissent. Vers les villes de Mexico, Acapulco, Puebla et Veracruz, on pense encore à une insertion dans l'artisanat et le commerce touristique. Les migrations lointaines vers le Sinaloa et le Sonora, au nord du pays, sont plus nombreuses et sont liées, quant-à-elles, à l'appel de main d'œuvre que produit le développement des secteurs agroindustriels des productions tropicales (riz, soja, canne à sucre) et du maraichage sous serre (fruits, fleurs et légumes).

Les Zapotèques sont quant à eux originaires de l'État de Oaxaca (carte 2). Ils sont le seul cas, dans cette étude, d'un groupe indigène important moins marginalisé en moyenne que l'ensemble de la population de son État d'origine. L'explication tient à la somme des trois facteurs : leur tradition de scolarisation meilleure et plus ancienne que tous les autres groupes ; leur intégration au sein de l'État mexicain depuis le XIX^e siècle, avec la figure emblématique du Président Benito Juárez, indien zapotèque ; leur mobilité vers les villes et leur insertion dans la bureaucratie et le corps enseignant. De plus, la diversification des routes migratoires Zapotèques, frappante sur la carte 2, est plus ancienne et marquée que pour les Mayas. Ce sont d'abord les seuls indigènes locuteurs présents de manière significative dans presque toutes les grandes villes mexicaines. On trouve ensuite des communautés Zapotèques très importantes dans des contextes de développement récents, urbains comme à Coatzacoalcos, le grand port pétrolier au sud du Veracruz, ou ruraux comme à San Miguel de Horcasitas dans l'État de Sonora (441 locuteurs), en lien à nouveau avec des projets agroindustriels.

CARTE 1 - NOMBRE DE LOCUTEURS MAYAS PAR MUNICIPE



CARTE 2 - NOMBRE DE LOCUTEURS ZAPOTÈQUES PAR MUNICIPE



Source : INEGI 2000, Micro datos - censo de población y vivienda 2000
<http://www.inegi.org.mx/sistemas/microdatos2/default.aspx?c=140618s=est>

Fichero: Phtcaro * 15/10/2004 06:00:48 p.m. * http://phicaros.bre.fr

Document 5 - Indigènes migrants, indigènes sédentaires

Pour conclure ce dossier essentiellement construit sur des statistiques, nous avons voulu incarner ces données chiffrées par deux photographies. Le premier cliché, pris par Manuel González, est une photographie d'un logement populaire dans la grande périphérie de Guadalajara. Le deuxième cliché, pris en 2005 par l'auteur du dossier, est une photographie de la place d'un village situé dans le Michoacán.

Sur la première image on voit à droite une femme nahuatl en train de cuisiner. Un de ses fils, à gauche, est probablement en train de faire ses devoirs pour l'école. L'intérieur du logement est extrêmement vétuste et l'équipement de la cuisine pour le moins spartiate : quelques ustensiles sont accrochés sur un mur nu, monté à la hâte et protégé de bâches et d'un toit en tôle ondulée. Cette famille vit dans un des nombreux quartiers illégaux d'auto-construction de la périphérie de la 2^e ville du Mexique. Il s'agit d'une famille de migrants nahuatl, déracinés de leur village d'origine dans l'État de Oaxaca. Même si le chef de famille travaille comme domestique ou vendeur ambulant et même si les enfants sont scolarisés, leur niveau de vie se situe en dessous du seuil de pauvreté. La langue comme les coutumes nahuatl auront tendance à disparaître avec la deuxième génération.

Sur la deuxième image, on voit deux femmes indigènes qui se dirigent vers l'église du village d'Angahuan, point de départ touristique vers le volcan Parícutín et le parc national du pico de Tancitaro situés dans l'arrière pays du Michoacán. La place de l'église accueille tous les jours un important marché et le village entier est sonorisé par une radio

communautaire qui diffuse en permanence et seulement en Tarasque (langue purépecha), des annonces commerciales, d'événements religieux, sociaux ou politiques. Les villages tarasques font preuve d'un grand dynamisme commercial grâce à l'artisanat et au tourisme. Par exemple, le village de Pátzcuaro et son lac reçoivent des centaines de milliers de touristes mexicains et étrangers, en particulier le 1^{er} novembre pour les célébrations traditionnelles du *Jour des morts*. Les Purépechas réussissent donc à concilier une relative sédentarité et un très fort enracinement culturel grâce au développement économique.



Conclusion

Le processus d'insertion sociale et économique des différents groupes indigènes du Mexique est conditionné, en grande partie, par leur mobilité et leur capacité d'interaction avec des régions et des secteurs sociaux mieux positionnés en termes technologiques, commerciaux, industriels ou d'accès aux infrastructures. Cependant, malgré ces facteurs d'hétérogénéité sociale communs aux populations indigènes et non indigènes, et à l'exception près des Zapotèques, tous les groupes ethniques occupent une position socioéconomique moyenne inférieure à la moyenne de la population de leur État d'origine.

**COLLECTION DE
DOCUMENTS POUR
COMPRENDRE
LES AMÉRIQUES**

**LE
MEXIQUE**

Arnaud Exbalin
Coordination scientifique



CEMCA

Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines

Sierra Leona 330 Lomas de Chapultepec, C.P 11000, México, D.F.
Tels. (52-55) 5540-5921 / 22 / 23, Fax (52-55) 5202-7794

CEMCA en Guatemala: 5a Calle 10-59, zona 13, Finca La Aurora,
Ciudad de Guatemala CA., 01013
Tels. (502) 2440-2401, Fax (502) 2440-2401

Directrice de la publication
Delphine Mercier

Coordination scientifique
Arnaud Exbalin

Comité de lecture
Alexis Bernard, Stéphane Estrade, Arnaud Exbalin, Bruno Le Bonniec,
Sofía Noyola

Conception artistique
Rodolfo Ávila

Secrétariat de rédaction
Martín del Castillo Padilla et Virginie Brun

Coordination éditoriale
Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines

Partenaires institutionnels
Institut Français d'Amérique Latine (IFAL)
Lycée Franco-Mexicain de Mexico (LFM)

Première édition 2013

Tous droits réservés

© Centre d'Études Mexicaines et Centraméricaines (CEMCA)
Ministère des Affaires Étrangères, CNRS, Paris, France
© Institut de Recherche pour le Développement (IRD)

Les dossiers contenus dans cette publication peuvent être téléchargés
en format pdf sur les pages web de sites suivants : www.cemca.org.mx ;
www.casadefranciaodigital.org.mx ; www.mexique.ird.fr

diffusion@cemca.org.mx
www.cemca.org.mx

ISBN 978-2-11-138365-4